ÉDITION ILLUSTRÉE

# Plus pauvre qu’un pauvre et plus riche qu’un riche

L’histoire de Jules Amoikon

**Kagambega Ivan Maria**



Roman-photo · Collection Kimosiris

Édition numérique prête à l’impression

# Repères de lecture


| | |
|---|---|
| Avant le récit | 3 |
| Les Racines du Paradis | 3 |
| Les Oncles de la Terre | 6 |
| Abobo, l'Autre Abidjan | 8 |
| Ce Que Sa Mère Ne Voulait Pas Qu'il Sache | 10 |
| L'École de la Rue | 13 |
| La Chute du Père | 15 |
| Plus Bas Que le Bas | 17 |
| La Richesse Cachée de la Pauvreté | 20 |
| La Reconstruction | 22 |
| Le Poids des Deux Mondes | 24 |
| L'Homme de Valeur | 27 |
| Plus Pauvre qu'un Pauvre, Plus Riche qu'un Riche | 29 |
| À propos de l’auteur | 32 |

Ouverture

# Avant le récit

PLUS PAUVRE QU'UN PAUVRE

ET PLUS RICHE QU'UN RICHE

— □ —

Roman

L'histoire de Jules Amoikon

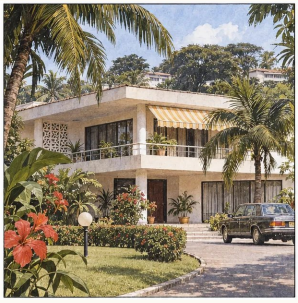
« Ce n’est pas celui qui a le plus qui est le plus riche,

c’est celui qui a appris à se passer du plus. »

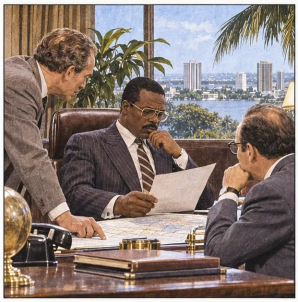
— Proverbe akan

Chapitre 1

# Les Racines du Paradis



Chapitre 1
Les Racines du Paradis
— □ —
Abidjan, 1987. Dans le quartier huppé de Cocody, une villa cossue se dressait derrière une haie de fleurs tropicales. C'est là que Jules Amoikon vit le jour, dans un monde où tout semblait facile, beau et éternel.



Son père, Édouard Amoikon, était directeur régional d'une grande entreprise française implantée en Côte d'Ivoire. Homme de rigueur et d'ambition, il avait gravi les échelons avec une détermination rare, laissant derrière lui les ruelles poussiéreuses de son village natal de Toumodi pour s'installer dans les cercles dorés de la bourgeoisie abidjanaise. Sa mère, Cécile, était pharmacienne — une femme élégante, précise et fière, dont le vernis ne laissait paraître que ce qu'elle souhaitait montrer au monde.



Jules grandit entouré de confort. La villa avait une piscine que personne n'utilisait vraiment, deux voitures dans le garage, une cuisinière à demeure, et un gardien qui saluait chaque visiteur avec une déférence presque militaire. On mangeait bien chez les Amoikon. On s'habillait bien. On parlait bien.



Dès l'âge de cinq ans, Jules fut inscrit dans une école privée française où les enfants portaient des uniformes impeccables et apprenaient à conjuguer les verbes en récitant à voix haute. Il était bon élève — pas brillant, mais sérieux, attentif, curieux du monde qui l'entourait.



Ce monde, pourtant, lui semblait parfois trop lisse. Trop bien rangé. Dans les yeux des autres enfants de sa classe, il lisait la même certitude tranquille : ils avaient tout, et tout leur était dû. Cette certitude ne le rassurait pas. Elle l'isolait.



Quelque chose en lui cherchait autre chose. Quelque chose qu'il n'aurait pas su nommer encore.



Le soir, quand les domestiques avaient éteint les lumières et que ses parents lisaient chacun de leur côté du salon, Jules s'approchait de la fenêtre de sa chambre et regardait au loin, vers les toits moins hauts, vers les ruelles moins larges, vers ce Abidjan-là qu'il devinait sans le connaître — vivant, bruyant, chaleureux d'une chaleur qu'on ne trouvait pas derrière les haies bien taillées de Cocody.



Il avait sept ans quand il entendit parler de ses oncles pour la première fois.

Chapitre 2

# Les Oncles de la Terre



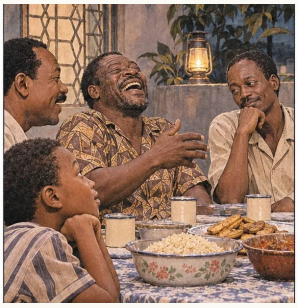
Chapitre 2
Les Oncles de la Terre
— □ —
Ce fut un dimanche de décembre, lors d'un dîner familial rare, que Jules découvrit l'existence d'un autre monde — celui de la famille paternelle restée au village.



Son père avait deux frères. Théodore, l'aîné, vivait à Abobo, dans un quartier populaire d'Abidjan. Lucien, le cadet, était resté à Toumodi. Ces deux hommes étaient le négatif de son père : mêmes origines, même enfance, mais des chemins radicalement différents. Là où Édouard avait étudié, travaillé, économisé, ses frères avaient buté contre les obstacles sans trouver les mêmes appuis, les mêmes chances, les mêmes étoiles.



Théodore vivait dans une maison modeste de quatre pièces qu'il partageait avec sa femme et cinq enfants. Il travaillait comme chauffeur de taxi depuis vingt ans. Lucien, lui, cultivait un petit lopin de terre et vendait des ignames au marché hebdomadaire. Deux hommes dignes, mais dont la dignité était forgée dans la résistance quotidienne à la pauvreté.



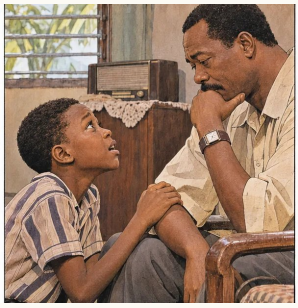
Jules observa ses oncles ce soir-là avec une fascination qu'il ne comprenait pas encore. Théodore riait fort, un rire qui venait du ventre, qui n'avait pas besoin d'être poli. Lucien parlait peu mais regardait tout — il posait ses yeux sur chaque chose de la villa comme s'il la pesait, la comprenait, la cataloguait dans un grand livre intérieur.



C'est Théodore qui, le premier, parla à Jules. Il se pencha vers lui à table et dit, avec un sourire en coin :
— Petit, tu sais ce que vaut un repas quand tu l'as gagné par ta sueur ?
Jules secoua la tête.
— Ça, c'est quelque chose que l'école ne t'apprendra pas. Mais la vie, oui.



Sa mère Cécile avait vu la scène. Son visage s'était légèrement durci. Elle n'avait rien dit ce soir-là. Mais Jules avait senti que quelque chose venait de se fissurer dans l'ordre immuable de son monde.



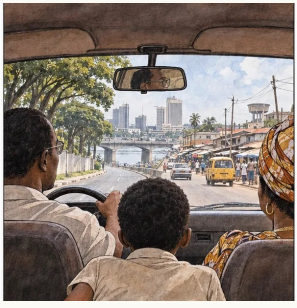
Dans les semaines qui suivirent, il supplia son père de l'emmener chez Oncle Théodore. Édouard hésita. Cécile s'y opposa. Mais Jules insista avec cette obstination calme des enfants qui ont décidé quelque chose dans le secret de leur âme.



Un samedi matin, son père finit par céder.

Chapitre 3

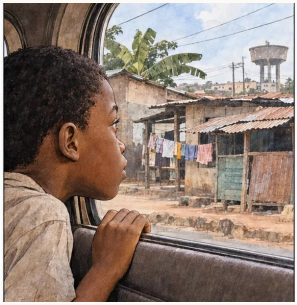
# Abobo, l'Autre Abidjan



Chapitre 3
Abobo, l'Autre Abidjan
— □ —
La voiture d'Édouard quitta l'avenue large et ombragée de Cocody, traversa les ponts, longea le marché du Plateau et plongea dans Abobo comme on plonge dans un autre pays.



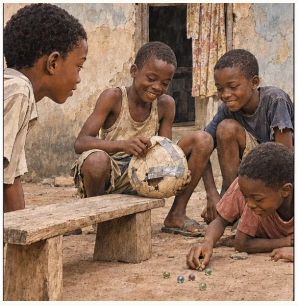
Jules colla son visage à la vitre. Tout était différent ici. Les rues étaient plus étroites, plus vivantes, plus bruyantes. Les gens marchaient vite, portaient des charges sur la tête, vendaient des choses à même le sol, s'interpellaient d'un trottoir à l'autre. Les enfants couraient pieds nus entre les voitures immobilisées dans les embouteillages. Des musiques s'échappaient de bars ouverts sur la rue. Des odeurs de brochettes, de poisson grillé, d'huile de palme flottaient dans l'air chaud.



Jules respirait tout cela avec une intensité qui le surprit lui-même. Il se sentait plus éveillé qu'à l'ordinaire.
La maison de Théodore était petite mais propre. Un bout de cour en terre battue, quelques plantes dans des pots de récupération, un canari qui chantait dans sa cage accrochée à l'auvent. Les cinq cousins de Jules le regardèrent arriver avec des yeux immenses — le cousin de Cocody, en voiture, avec ses habits bien repassés.



Mais en cinq minutes, ils jouaient ensemble dans la cour.
Ce fut une révélation. Les cousins n'avaient presque rien — un ballon de plastique crevé rapiécé avec du scotch, quelques billes, une planche de bois qui servait de banc. Mais ils riaient d'une façon que Jules ne connaissait pas. Un rire sans raison particulière, un rire qui n'attendait rien, un rire qui était simplement de la joie à l'état brut.



Théodore fit griller du poisson sur un petit brasero. Sa femme Adèle prépara de l'attiéké avec les mains, chantonnant une mélodie douce. On mangea tous ensemble dans la cour, assis sur des tabourets de toutes les tailles, les assiettes sur les genoux.



Jules mangea ce jour-là d'un appétit qu'il n'avait jamais ressenti dans la grande salle à manger de Cocody.
Sur le chemin du retour, son père conduisait en silence. Jules regardait par la fenêtre, les yeux encore remplis d'images.



— Papa, pourquoi on ne vient pas les voir plus souvent ?
Édouard ne répondit pas tout de suite. Il serra le volant un peu plus fort.
— La vie nous a emmenés sur des chemins différents, mon fils.



Jules ne comprit pas vraiment cette réponse. Mais il la garda en lui, comme une graine.

Chapitre 4

# Ce Que Sa Mère Ne Voulait Pas Qu'il Sache



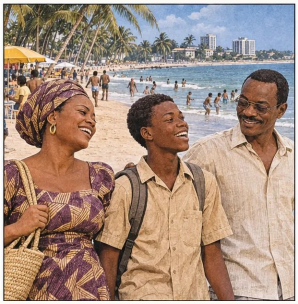
Chapitre 4
Ce Que Sa Mère Ne Voulait Pas Qu'il Sache
— □ —
Cécile Amoikon était une femme qui aimait l'ordre. L'ordre des choses, l'ordre des personnes, l'ordre des destins. Elle avait épousé Édouard non seulement par amour — car elle l'avait vraiment aimé — mais aussi parce qu'il représentait une ascension, une promesse, un avenir qu'elle avait construit dans sa tête depuis l'adolescence.



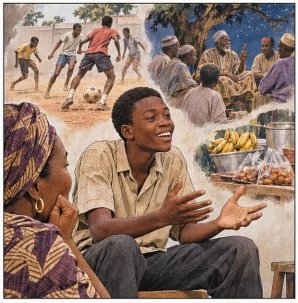
Elle venait, elle aussi, d'un milieu modeste. Mais là où son mari assumait ses origines avec une certaine nostalgie affectueuse, Cécile les avait enfouies. Elle ne revenait pas en arrière. Elle n'en voyait pas l'intérêt.



Quand Jules commença à multiplier les visites chez Théodore, puis à insister pour aller jusqu'à Toumodi voir l'oncle Lucien, Cécile sentit quelque chose lui échapper. Ce n'était pas de la jalousie. C'était de la peur — cette peur sourde des mères qui sentent que leur enfant est en train d'être façonné par des mains qu'elles ne contrôlent pas.



Elle tenta d'abord la douceur. Elle organisa des sorties au bord de la mer, des week-ends dans des hôtels, des voyages à Paris pendant les vacances scolaires. Elle espérait que la beauté du monde lui offrait détournerait Jules de l'attraction des oncles.



Mais Jules revenait toujours à Abobo, puis à Toumodi. Il revenait avec des histoires plein la bouche — les parties de football improvisées, les nuits à écouter les anciens parler sous les étoiles, les petits boulots qu'on lui laissait faire pour se sentir utile.



Un soir, n'y tenant plus, Cécile éclata.
— Ces gens-là ne peuvent rien t'apprendre ! cria-t-elle. Tout ce qu'ils ont à t'offrir, c'est leur pauvreté, leur manque d'ambition, leur résignation !



Jules la regarda, calme et droit, avec ce regard d'enfant qui comprend plus qu'on ne croit.
— Ils m'ont appris à rire, maman. Vraiment rire.
Cécile se tut. Ces quatre mots restèrent suspendus dans le salon comme une accusation silencieuse.



Elle ne dit plus rien. Mais elle ne comprit jamais vraiment. Et cette incompréhension, ce fossé-là entre sa mère et lui, devint l'une des premières grandes douleurs de la vie de Jules.

Chapitre 5

# L'École de la Rue



Chapitre 5
L'École de la Rue
— □ —
Jules avait douze ans quand l'oncle Lucien lui apprit à souffrir debout.
C'était l'été. Jules passait trois semaines à Toumodi, dans la maison aux murs de banco de son oncle, une maison qui semblait avoir poussé de la terre elle-même, comme les arbres autour d'elle. Lucien se levait à cinq heures du matin pour aller au champ. Jules demanda à l'accompagner.



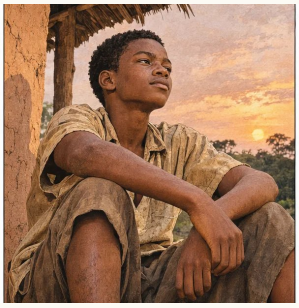
— Tu es sûr ? dit Lucien avec un sourire en coin. Ce n'est pas le même travail qu'à l'école.
— Je suis sûr.



Ils marchèrent une heure sous les étoiles qui pâlissaient. Lucien portait sa houe sur l'épaule. Jules portait un petit seau. Le champ était là, dans la lumière grise de l'aube — des rangs d'ignames, de manioc, quelques plants de maïs. Jules travailla. Il planta, arracha les mauvaises herbes, transporta, sua, se blessa aux mains, recommença. À neuf heures, il n'en pouvait plus. Lucien lui tendit une goyave cueillie sur un arbre voisin.



— Mange ça.
Jules mordit dans le fruit. Il n'avait jamais rien mangé d'aussi bon.
— C'est quoi la différence entre cette goyave et celles qu'on t'achète en ville ? demanda Lucien.



Jules réfléchit un long moment.
— Celle-là, je l'ai méritée.
Lucien hocha la tête lentement. Il ne dit rien d'autre. Il n'en avait pas besoin.



Ces semaines à Toumodi forgèrent Jules d'une manière que les meilleures écoles n'auraient jamais pu faire. Il apprit la valeur du silence — ce silence des champs qui n'est pas vide mais plein, plein du bruit de la vie qui pousse. Il apprit la patience — celle du paysan qui sème sans savoir si la pluie viendra. Il apprit la solidarité — les voisins qui s'entraident pour construire une clôture, pour porter un deuil, pour célébrer une récolte.



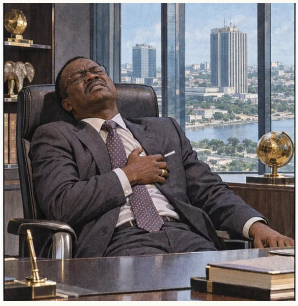
Et il apprit quelque chose de plus difficile encore : que la dignité n'a pas de prix, et que ceux qui n'ont rien peuvent être plus riches de l'intérieur que ceux qui ont tout.



Il rentra à Abidjan changé. Sa mère le regarda et sut que quelque chose s'était définitivement installé en lui. Quelque chose qu'elle ne pourrait plus déloger.

Chapitre 6

# La Chute du Père



Chapitre 6
La Chute du Père
— □ —
Édouard Amoikon mourut un mardi de novembre, d'une crise cardiaque foudroyante, dans son bureau au quatrième étage de la tour de verre où il régnait depuis quinze ans.
Jules avait seize ans.



La mort d'un père à seize ans, c'est le monde qui s'effondre — mais pas d'un coup. D'abord, il y a le choc, comme une anesthésie. Puis les gens qui viennent, qui parlent, qui mangent, qui partent. Puis le silence. Et dans ce silence, lentement, la vérité : rien ne sera plus jamais pareil.



Mais pour Jules et sa mère, la mort d'Édouard fut aussi le début d'un autre effondrement — financier, social, existentiel.



La villa de Cocody appartenait à la société. Le véhicule de fonction fut récupéré. Le salaire s'arrêta. Cécile découvrit, avec une stupeur horrifiée, qu'Édouard avait vécu au-dessus de ses moyens pendant des années, comblant les écarts par des emprunts contractés en silence, des dettes ici et là, un emprunt sur la pharmacie qu'elle croyait prospère mais qui, à y regarder de près, survivait à peine.



En six mois, la belle vie de Cocody disparut comme un mirage.
Ils durent quitter la villa. Cécile vendit ce qu'elle put — les meubles, les bijoux, la deuxième voiture. Elle loua une chambre, puis un petit appartement à Yopougon. Elle reprit le travail à temps plein, l'air usé, le dos courbé d'une fatigue nouvelle.



Jules regarda sa mère se transformer sous ses yeux. La femme fière, élégante, certaine de son rang, se découvrait fragile et désorientée, comme un arbre arraché à sa terre.



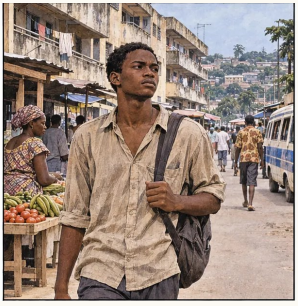
Lui-même se taisait. Il n'avait plus les mots pour ce qu'il ressentait — une douleur du deuil, une honte sourde, et quelque chose de plus étrange encore : une étrange familiarité avec ce nouveau monde précaire. Comme si quelque chose en lui, formé par les étés chez ses oncles, reconnaissait ce territoire.



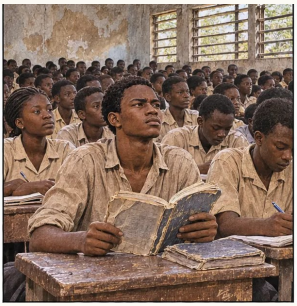
Mais reconnaître un territoire et y vivre sont deux choses très différentes.

Chapitre 7

# Plus Bas Que le Bas



Chapitre 7
Plus Bas Que le Bas
— □ —
Yopougon n'était pas Abobo. Mais c'était de ce côté-là du monde désormais — celui des gens qui comptent leurs sous, qui calculent, qui espèrent et déchantent, qui recommencent.



Jules quitta l'école privée, bien sûr. Il fut inscrit dans un lycée public bondé, aux classes de cinquante élèves, aux manuels usés qui passaient de main en main depuis des années. Le contraste était saisissant. Mais Jules s'y adapta plus vite qu'il ne l'aurait cru — peut-être parce qu'il avait déjà vu, chez ses oncles, que l'intelligence et la curiosité ne dépendent pas du cadre.



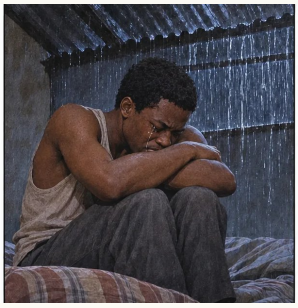
Ce qui fut plus dur, c'est la faim.



Pas la faim terrible des réfugiés, non. Mais cette faim des fins de mois, quand il ne restait plus que du riz et de la sauce tomate, quand on supprimait le petit-déjeuner pour pouvoir acheter les cahiers, quand on attendait que le voisin parte pour se servir de l'eau parce que la facture était impayée.



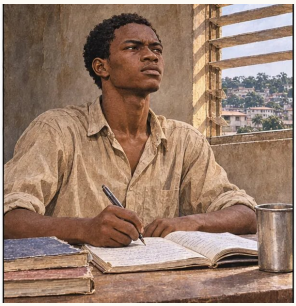
Jules comprit alors ce que ses oncles avaient vécu toute leur vie. Il comprit pourquoi Théodore riait si fort — parce que le rire est une résistance, parce qu'il faut bien opposer quelque chose à la grisaille. Il comprit pourquoi Lucien regardait tout avec ces yeux qui pesaient les choses — parce que quand on manque, on apprend la valeur réelle de ce qu'on a.



Mais il y eut une nuit — une nuit particulière, de juin, sous la pluie qui tambourinait sur le toit en tôle de leur appartement — où Jules pleura. Longtemps. Seul dans l'obscurité. Il pleura son père, sa maison perdue, son enfance, et tout ce qu'il ne savait même plus s'il avait le droit de regretter.



Au matin, il se leva. Il alla chercher du pain pour sa mère. Il y avait peu d'argent. Il fit la monnaie avec précision, ne garda rien pour lui, et rentra en marchant sous un ciel qui commençait à bleuir.



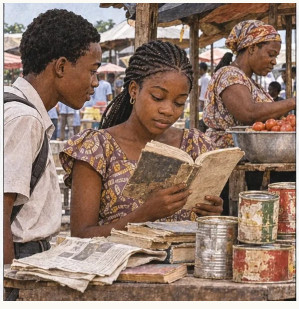
Ce matin-là, quelque chose en lui durcit — pas d'amertume, mais de résolution. Une décision prise sans mots, dans le silence de soi-même : tenir. Comprendre. Devenir.

Chapitre 8

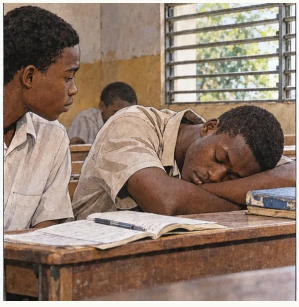
# La Richesse Cachée de la Pauvreté



Chapitre 8
La Richesse Cachée de la Pauvreté
— □ —
Le lycée public de Yopougon révéla à Jules des êtres humains qu'il n'aurait jamais rencontrés à Cocody.
Il y avait Momo, le fils de la femme qui vendait des beignets au carrefour. Momo était le meilleur mathématicien de la classe — un génie discret que personne ne verrait jamais à la télévision, mais dont la tête tournait comme une machine parfaite. Il expliquait les équations avec une patience infinie et aidait les autres sans jamais rien demander en retour.



Il y avait Fatou, dont le père était décédé et qui travaillait le week-end pour aider sa mère. Elle lisait tout ce qu'elle trouvait — de vieux romans, des journaux froissés, les dos de boîtes de conserve. Elle avait une façon de parler qui transformait les choses ordinaires en quelque chose de magnifique.



Il y avait Daouda, qui dormait parfois en classe parce qu'il travaillait la nuit pour payer ses frais de scolarité. Mais qui, debout, était le plus vif, le plus drôle, le plus vivant de tous.



Ces amis-là, Jules ne les aurait jamais connus à Cocody. Ils lui donnèrent quelque chose que ses anciens camarades en uniforme ne pouvaient pas donner : une vérité sur l'existence.



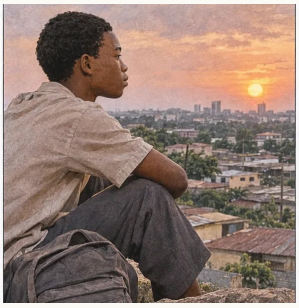
Avec eux, il apprit que l'amitié véritable n'a pas besoin de prétexte — ni de piscine, ni de fêtes, ni de cadeaux. Elle se construit dans le partage d'un repas maigre, dans la solidarité face à l'injustice, dans le rire trouvé là où d'autres ne verraient que tristesse.



Il apprit aussi l'amour — celui de Mariam, une fille tranquille aux yeux en amande, qui lisait sous un manguier pendant les récréations. Ils se parlèrent d'abord de livres, puis de tout. C'était un amour sans fioritures, sans déclarations théâtrales — un amour fait de présence, d'écoute, de confiance.



Mariam lui dit un jour : — Ce que tu as traversé t'a rendu plus vrai. La plupart des gens qui ont eu ce que tu avais ne savent pas ce que c'est d'avoir faim. Et la plupart de ceux qui ont faim ne savent pas ce que c'est d'avoir eu tout. Toi, tu sais les deux.



Jules garda cette phrase. Elle devint une des pierres fondatrices de qui il était en train de devenir.

Chapitre 9

# La Reconstruction



Chapitre 9
La Reconstruction
— □ —
Jules passa son baccalauréat avec mention. Ce fut une surprise pour certains, une confirmation pour ceux qui le connaissaient vraiment.
Il travailla pendant deux ans pour financer ses études supérieures — petit boulot le matin dans une boulangerie du quartier, cours le soir dans une école de gestion privée dont il avait obtenu une bourse partielle. Il vivait avec peu, dormait peu, lisait beaucoup.



Sa mère, Cécile, traversait sa propre reconstruction. Elle qui avait tant redouté la pauvreté se découvrait une solidité qu'elle ne se connaissait pas. Elle avait repris la pharmacie d'une autre façon — plus modeste, plus honnête avec elle-même. Elle regardait son fils avec un mélange de culpabilité et d'admiration.



Un soir, elle lui dit : — Jules, je n'aurais pas dû t'éloigner de tes oncles. J'avais peur qu'ils te prennent quelque chose. Je ne voyais pas qu'ils t'offraient quelque chose d'irremplaçable.



Jules prit sa main. Il ne dit rien. Le pardon, parfois, n'a pas besoin de mots.



L'oncle Théodore vint le voir régulièrement à Yopougon. Ils buvaient du thé dans la cour et parlaient de tout et de rien — de la vie, des hommes, de ce que ça coûte et de ce que ça vaut. Théodore avait une sagesse populaire, faite de proverbes et d'expériences, que Jules buvait comme on boit une eau fraîche par grande chaleur.



Lucien, lui, envoya un jour un petit colis de Toumodi : des ignames, une lettre courte et gauche, et un vieux couteau à manche de bois. Sur un bout de papier, il avait écrit : Ce couteau a appartenu à ton grand-père. Il a travaillé la terre avec. Maintenant il est à toi. Travaille.



Jules accrocha le couteau au mur de sa chambre. Il le regardait chaque matin avant de partir.



Il travaillait. Il construisait.

Chapitre 10

# Le Poids des Deux Mondes



Chapitre 10
Le Poids des Deux Mondes
— ☐ —
À vingt-cinq ans, Jules Amoikon obtint son diplôme de gestion d'entreprise. Il trouva un emploi dans une société de commerce international à Abidjan — pas un poste de direction, pas encore, mais un poste honnête avec des responsabilités réelles.



Il vivait dans un appartement modeste à Marcory. Il n'avait pas de voiture. Il prenait les Woro-woro, ces taxis collectifs bondés qui serpentent la ville, assis entre des gens de toutes conditions. Il n'en avait pas honte. Au contraire — il observait, écoutait, apprenait encore.



Mais la vie lui offrit aussi de nouveaux visages de la richesse. Par son travail, il rencontra des hommes d'affaires, des directeurs, des expatriés, des entrepreneurs. Il retrouva, dans ces cercles, quelque chose qui lui rappelait l'enfance de Cocody — mais il le voyait différemment désormais.



Il voyait la solitude de ceux qui n'avaient que l'argent pour mesurer leur valeur. Il voyait l'anxiété de ceux dont l'identité entière reposait sur leur rang. Il voyait la superficialité des relations fondées sur l'intérêt. Et il les comprenait — parce qu'il avait lui aussi connu ce monde-là, parce qu'il en avait bu les mirages.



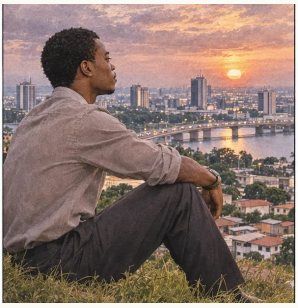
Mais il voyait aussi leur humanité. Leurs peurs. Leurs solitudes bien cachées derrière les costumes et les sourires de circonstance.



Il était devenu, sans vraiment le chercher, quelqu'un qui pouvait parler à tous — aux grands et aux petits, aux riches et aux pauvres — parce qu'il avait habité les deux territoires de l'âme. Parce qu'il comprenait la douleur de manquer et l'illusion d'avoir tout.



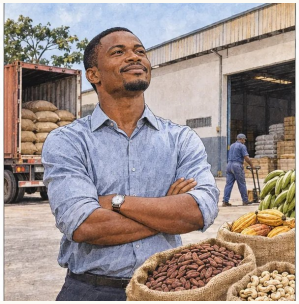
Cette position était inconfortable, parfois. On ne lui ressemblait jamais vraiment. Les riches le trouvaient trop simple, trop ancré dans des réalités qu'ils préféraient ignorer. Les pauvres le voyaient parfois avec suspicion — trop bien habillé pour être des leurs, même s'il mangeait le même riz.



Il était entre deux mondes. Et il apprit que c'était là, précisément dans cet entre-deux, que se trouvait la vérité.

Chapitre 11

# L'Homme de Valeur



Chapitre 11
L'Homme de Valeur
— □ —
À trente ans, Jules Amoikon créa sa propre entreprise — une société d'import-export spécialisée dans les produits agricoles ivoiriens. Il n'avait pas beaucoup de capital. Il avait quelque chose de plus précieux : il connaissait les agriculteurs. Il les respectait. Il avait partagé leur travail, compris leurs contraintes, entendu leurs histoires.



Il alla voir Lucien à Toumodi avant de lancer son projet.
— Mon oncle, je veux construire quelque chose qui tienne compte des gens comme toi. Des gens qui travaillent la terre et qui ne reçoivent pas leur juste part.



Lucien le regarda longuement, de ce regard qui pesait les choses.
— C'est bien, dit-il enfin. Mais souviens-toi d'une chose. Ne construis pas pour nous montrer que tu as réussi. Construis parce que c'est juste.
Jules hocha la tête. Ces mots s'installèrent en lui comme des racines.



L'entreprise grandit lentement, honnêtement. Jules paya ses fournisseurs au juste prix. Il investit dans la formation des petits producteurs. Il refusa plusieurs fois des contrats juteux qui auraient exigé des compromis sur ses valeurs.



Il recruta Momo, le génie des maths de Yopougon, devenu comptable. Il recruta Daouda, devenu logisticien hors pair. Il gardait Mariam près de lui — non plus comme un amour d'adolescence, mais comme une compagne, une égale, la femme avec qui il construisait sa vie.



Quand le succès vint — et il vint, patient et solide comme une bonne récolte — Jules ne changea pas. Il garda son appartement de taille raisonnable. Il continua à prendre les transports en commun parfois. Il déjeunait régulièrement dans les maquis populaires du quartier.



On lui demanda un jour pourquoi il ne s'installait pas dans le grand quartier, pourquoi il ne roulait pas dans une voiture de luxe, pourquoi il n'affichait pas sa réussite.



Il sourit.
— Parce que je sais ce qu'on perd quand on devient l'esclave de ce qu'on possède.

Chapitre 12

# Plus Pauvre qu'un Pauvre, Plus Riche qu'un Riche



Chapitre 12
Plus Pauvre qu'un Pauvre, Plus Riche qu'un Riche
— □ —
Un soir d'août, Jules Amoikon réunit les siens dans la cour de sa maison de Yopougon — la maison qu'il avait achetée, modeste et lumineuse, avec un grand manguier au centre de la cour.



Il y avait sa mère Cécile, vieillie mais apaisée, qui regardait son fils avec des yeux où la fierté avait enfin remplacé la peur. Il y avait l'oncle Théodore, son rire inentamé, ses mains calleuses de chauffeur. Il y avait Lucien, venu de Toumodi pour la première fois depuis des années, qui contemplait la cour avec ses yeux de peseur de choses. Il y avait Momo, Daouda, Mariam qui portait leur premier enfant. Et quelques voisins, quelques amis, quelques visages ramassés au fil du chemin.



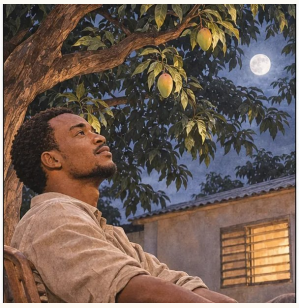
On mangea. On rit. On parla tard dans la nuit. À un moment, la conversation devint ce genre de conversation qu'on a quand la nuit est douce et que les âmes sont ouvertes — on parla de la vie, de ce qu'elle vaut, de ce qu'elle coûte, de ce qu'on garde et de ce qu'on perd.
Théodore dit : — Moi j'ai toujours été pauvre en argent. Mais je ne me suis jamais senti pauvre en dedans.



Lucien dit : — La richesse que personne ne peut te voler, c'est ce que tu sais faire et ce que tu es.
Cécile dit, après un long silence : — J'ai passé des années à avoir peur de la pauvreté. Et pendant tout ce temps, j'étais pauvre là où ça compte le plus.



Jules les écouta tous. Et quand le silence revint, il prit la parole — non pour faire un discours, non pour résumer sa vie en leçons bien rangées, mais parce qu'il avait envie de dire, simplement, ce qu'il voyait.
— J'ai été l'enfant le plus riche du quartier, et je me sentais vide. J'ai été l'étudiant le plus pauvre de ma classe, et je me sentais plein. J'ai compris que le bonheur n'est pas une ligne droite. Ce n'est pas quelque chose qu'on atteint en montant. C'est quelque chose qu'on construit en creusant — en creusant en soi, en creusant dans les liens qu'on tisse avec les autres.



Il regarda le manguier. La lune découpait ses feuilles en ombres douces.



— Je suis plus pauvre qu'un pauvre par tout ce que j'ai perdu et que je ne retrouverai jamais. Et je suis plus riche qu'un riche par tout ce que la vie m'a donné à la place. Je ne sais pas si j'ai réussi. Je sais que je suis vivant. Je sais qui je suis. Et pour l'instant, c'est suffisant.



La nuit continua. Les étoiles veillèrent sur la cour.
Et Jules Amoikon, assis entre sa mère, ses oncles, ses amis et la femme qu'il aimait, fut pour la première fois de sa vie — pleinement, silencieusement, irréfutablement — heureux.
FIN

# À propos de l'auteur

Kagambega Ivan Maria, propriétaire de la plateforme Kimosiris, est né en 1988 à Vavoua, en Côte d'Ivoire. Informaticien de formation, il fait ses études élémentaires à Daloa et à Abidjan, puis poursuit le collège à Gagnoa et à Zuénoula. Après le baccalauréat, il revient à Abidjan pour ses études supérieures dans des grandes écoles, où il obtient une licence. Il part ensuite deux ans en Inde et y obtient des certifications en informatique. De retour en Côte d'Ivoire, il travaille comme informaticien dans plusieurs sociétés. Il quitte finalement le salariat et s'installe à son compte afin de consacrer davantage de temps à ses passions et de diversifier ses réalisations et ses domaines d'activité.